

— Adieu mes enfants, dit-il ; j'ai mangé mon pain, je m'en vais. J'ai rempli ma cour d'enfants et de petits-enfants, j'ai rempli mes jarres d'huile et de miel, j'ai rempli mes barriques de vin, je n'ai pas à me plaindre. Adieu !

Il agitait les mains et prenait congé de nous. Il a promené ses yeux autour de lui, nous a tous regardés, un à un. J'avais oublié la bénédiction, j'étais caché derrière deux ou trois de mes cousins, il ne m'a pas vu. Personne ne disait mot ; le vieillard s'est remis à parler :

— Prêtez l'oreille, les enfants, écoutez mes dernières volontés : pensez aux bêtes, aux bœufs, aux moutons, aux ânes ; ne vous y trompez pas, ils ont une âme eux aussi, ce sont aussi des hommes, seulement ils portent des peaux de bêtes et ne peuvent pas parler ; ce sont d'anciens hommes, donnez-leur à manger. Pensez aux oliviers, aux vignes, fumez-les, arrosez-les, taillez-les, si vous voulez qu'ils vous donnent du fruit ; ce sont d'anciens hommes eux aussi, mais très anciens, et ils ne s'en souviennent plus. Mais l'homme se souvient et c'est pour ça qu'il est un homme. Vous écoutez ? Ou bien est-ce que je parle à des sourds ?

— Nous écoutons, vieillard, nous écoutons... répondirent quelques voix.

Le vieillard a tendu sa grande main et appelé son fils aîné :

— Hé, Costandi !

Costandi, un colosse à la barbe grise, aux cheveux frisés, aux grands yeux bovins, a pris la main de son père :

— Me voilà, seigneur père, que veux-tu ?

— Dans la petite jarre, il y a le meilleur blé ; il y a longtemps que je l'ai mis de côté pour mon gâteau funèbre ; fais-le bouillir pour l'office du neuvième jour, mets-y beaucoup d'amandes, Dieu soit loué nous en avons, ne lésine pas sur le sucre, comme tu en as l'habitude, tu entends ? Tu es pingre, je n'ai pas confiance en toi.

— Il sera fait comme tu désires, répondit le fils aîné en hochant sa grosse tête, il sera fait comme tu désires, maître, mais les autres n'auront qu'à prendre leur part des frais aussi ; on fera tout ça, mais que tout le monde prenne sa part des frais. Ce sont des gâteaux funèbres, ça fait de la dépense, ce n'est pas rien ; et puis il y a les cierges, et le prêtre qu'il faut

payer, et puis il y a le fossoyeur, parbleu, et puis le repas funèbre, la table avec le manger, le vin, et le café que vont boire les femmes — tout ça fait des dépenses, je te dis, ce n'est pas rien ; nous nous les partagerons tous. Il s'est retourné vers ses frères, à droite, à gauche :

— Vous entendez ? chacun sa part, que ce soit bien entendu.

Les frères ont murmuré entre leurs dents, l'un d'eux a élevé la voix :

— Ça va, dit-il, ça va, Costandi ; nous n'allons pas nous battre pour ça.

Je m'étais glissé au premier rang, la mort, je l'ai dit, était toujours pour moi un mystère étrange, qui m'attirait ; je me suis approché pour voir de près le père de ma mère en train de mourir.

Il m'a aperçu :

— Hé, bienvenue, me dit-il, bienvenue au petit du Kastro, penche-toi que je te donne ma bénédiction.

La vieille qui tenait le morceau de cire et le façonnait m'a empoigné la tête et me l'a abaissée ; j'ai senti la lourde main qui recouvrait tout le sommet de mon crâne :

— Reçois ma bénédiction, petit-fils du Kastro, me dit-il, et deviens un jour un homme.

Il a remué les lèvres pour dire encore autre chose, mais il était épuisé, il a fermé les yeux :

— Dites-moi, de quel côté se couche le soleil ? demanda-t-il d'une voix mourante ; tournez-moi de ce côté-là.

Deux fils l'ont pris et l'ont tourné vers l'occident.

— Adieu, murmura-t-il, je m'en vais !

Il a exhalé un soupir profond, tendu les jambes et sa tête a roulé de l'oreiller et est venue frapper contre les pierres de la cour.

— Il est mort ? demandai-je à un de mes petits cousins.

— Peuh ! c'en est fait de lui, me répondit-il, allons manger !

Mais plus que les écoles et les maîtres, plus profondément que les premières joies et les premières frayeurs que m'a données la révélation que j'ai eue du monde, une émotion vraiment unique a eu une influence incalculable sur ma vie :

La lutte entre la Crète et la Turquie.